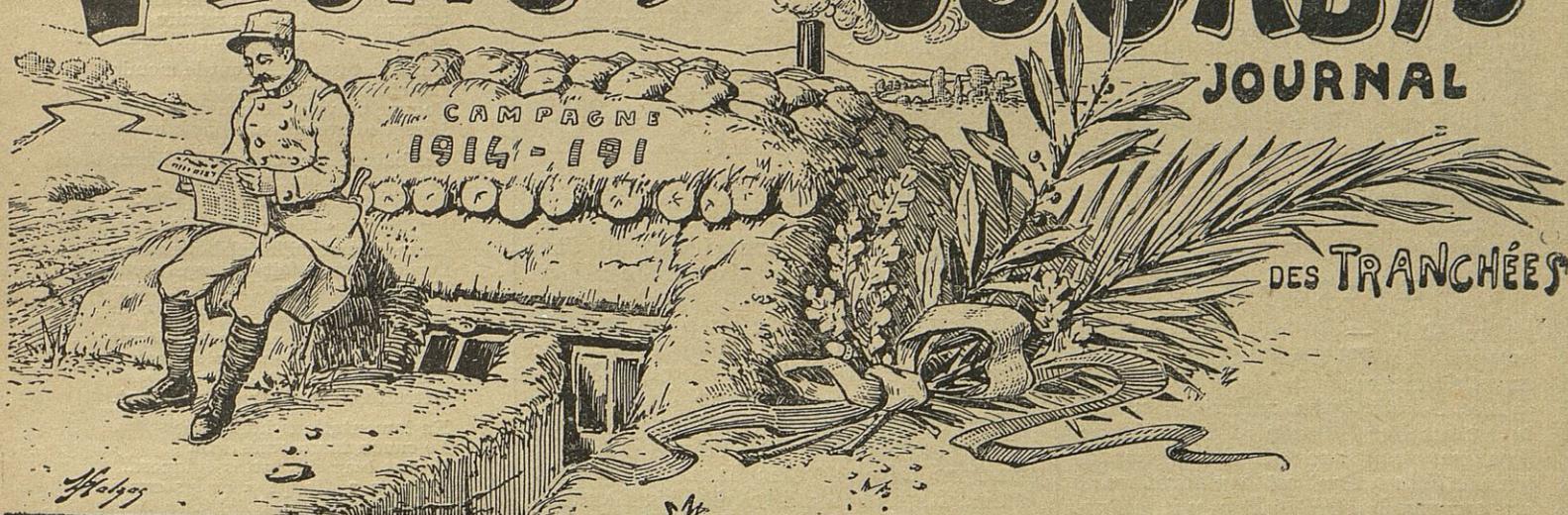


L'ECHO DES GOURBIS

JOURNAL



N° 30

OCTOBRE 1917

ABONNEMENTS

FRANCE (Un an)..... 5 fr.
ÉTRANGER (Un an)..... 10 fr.

S'adresser à l'ÉCHO des GOURBIS

131^e Territorial de Campagne

SECTEUR POSTAL 48

Le Numéro

10 Centimes

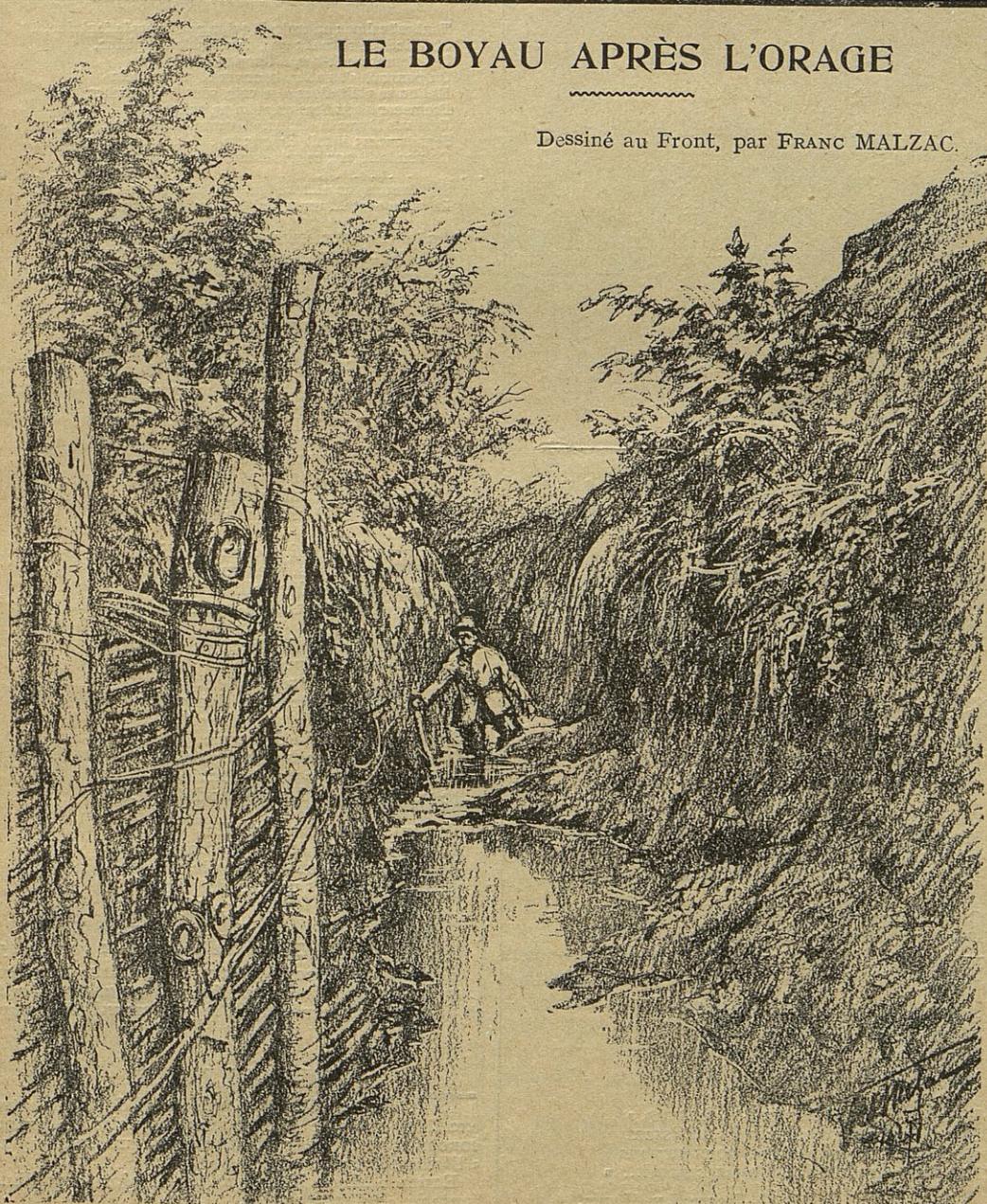
Directeur Général : PIERRE CALEL.

Directeur Artistique : FRANC MALZAC.

Directeur Administratif : JEAN CAZES.

LE BOYAU APRÈS L'ORAGE

Dessiné au Front, par FRANC MALZAC.



CHEZ NOUS

Il y a 3 ans!!!

Octobre 1914. — Le 131^e R. I. T. poursuit sa route dans la direction de l'ennemi. Il arrive dans l'Oise. Aussitôt, il est employé à creuser des tranchées de deuxième ligne. De ci, de là, toujours les traces des griffes prussiennes. Quinze jours à peine se passent dans ce beau pays où s'étend l'ombre épaisse de la forêt de Compiègne toute tachetée de ronds de soleil.

La Champagne appelle le régiment ; il part le 15 et débarque au milieu de ces vastes étendues où l'œil ne perçoit à l'horizon que des lignes de pins sombres.

Il se repose trois jours sur le ciment des garages de l'aviation et le 20 octobre par une nuit, que la clarté des étoiles ne parvient pas à pénétrer, il traverse un désert qui semble ne pas finir. Il trébuche dans les trous d'obus s'entrave dans les genêts, guidé par la boussole.

Plus il avance, plus la voix du canon se rapproche, les éclairs des départs, les éclatements des arrivées, éclairent maintenant le terrain. Il trouve enfin une rivière de boue qui fut un chemin, et conduisant au cantonnement. Il est deux heures du matin. S..., où les ruines s'amoncellent, offre encore quelques coins noirs où chacun tombe épuisé et s'endort.

Au jour, le régiment est salué par quelques obus ! La reconnaissance du secteur commence et le soir même les braves gars du Quercy font connaissance avec les tranchées.

Tout le secteur est en pleine activité.

Le 30 octobre, le 131^e a pris ses formations de combat durant la nuit : 2^e Bataillon en première ligne, État-major et 1^{er} bataillon en réserve. A sept heures, le bombardement commence intense ; le bruit des éclatements des projectiles ennemis s'ajoute à celui de nos batteries. Le 131^e reçoit le baptême du feu ! Cela dure



jusqu'à dix-sept heures sans une minute d'arrêt.

Dès le matin, la position du 1^{er} bataillon était intenable; il reçut l'ordre de se porter plus en avant et sur la gauche pour occuper des tranchées où il resta jusqu'à la nuit.

Le 31, ce bataillon vient au camp, il y organise un cantonnement de repos où tour à tour chaque bataillon viendra.

Malgré la violence du feu, cette longue journée du 30 ne coûte au régiment que 2 tués et 4 blessés.

Il y a 2 ans !!

Octobre 1915. — Le colonel avec l'État-major s'installe à son poste de commandement de secteur.

Les Allemands en veulent à une de nos tranchées; le 3 octobre, la 4^e Cie qui l'occupe reçoit une centaine d'obus de gros calibres. Tout est bouleversé, mais la compagnie résiste. Par une chance inouïe les abris inoccupés sont ceux que le tir a choisis.

Les Allemands montrent une activité inaccoutumée; les tirs de notre artillerie calment leur entrain en démolissant leurs travaux.

Les jours suivants, leurs bombardements de destruction fauchent les zones de notre secteur. Le 13^e reste ferme à son poste sous la mitraille. Nous avons 3 tués et 8 blessés.

Le 21 octobre, le général commandant le corps d'armée fait une copieuse distribution de pipes à son chiffre. De nombreuses citations viennent récompenser nos braves poilus.

L'activité règne toujours.

Octobre 1915 se termine dans le brouillard qui favorise les patrouilles et les rend plus hardies. Il étend sa nappe blanche sur les tombes de nos morts et vient estomper les tonalités chaudes et dorées des bois qui s'étendent loin sur les côtes de Meuse.

Devant ce décor, un matin, de nombreux officiers quittant un moment le secteur, vinrent entourer leur camarade, le capitaine Gondry, dont le mariage fut célébré à l'église de C... après les formalités légales à la mairie du village.

L'officier des détails fit fonction de maire et sut comme il convient féliciter les époux et leur transmettre les vœux de bonheur de tout le régiment. Ce jour-là les murs de la petite église, décorés de verdure et de drapeaux, résonnèrent joyeux comme aux grands jours de paix, grâce au chef de musique et à son orchestre.

Ce fut une fête charmante, et ce fut aussi un événement, ce mariage sur le front.

Il y a 1 an!

Octobre 1916. — Le colonel passe la revue de tout le régiment et remet les Croix de Guerre à un certain nombre de militaires cités à l'Ordre de la Division et du Régiment.

L'instruction se continue en appliquant les nouvelles méthodes inspirées par l'expérience des derniers combats.

L'organisation en vue d'un prochain départ se complète.

Les permissions sont augmentées.

La musique donne ses concerts sur la grande place de la petite ville lorraine. Soldats et civils redemandent les « Echos du Quercy », les Marches françaises jouées et chantées, toujours très applaudies.

F. M.

CITATIONS

Ont été cités pour faits de guerre au 131^e Territorial :

ORDRE DU RÉGIMENT

6 Septembre 1917.

Le caporal GRANGIÉ (Félix), Cie de mitrailleuses.

Les soldats : ANDRIEU (Louis), 6^e Cie ; BRONDEL (Noël), 5^e Cie ; CABRIÉ (Jean-Baptiste), 7^e Cie ; CASTAGNÉ (Camille), 7^e Cie ; CARITEAU (Antoine), 4^e Cie ; CAPMEIL (Justin), 5^e Cie ; CHAMBON (Joseph), 7^e Cie ; CONDUCHÉ (Paul), 4^e Cie ; CONSTANT (Jean), Cie de mitrailleuses ; CORNÈDE (Jean-Emile), 4^e Cie ; DAURAT (Louis), 4^e Cie ; GAY (Antoine), 7^e Cie ; JOUVE (Pierre), 7^e Cie ; LABROUE (Jean), 4^e Cie ; LACAIZE (Baptiste), 1^e Cie ; LAFAGE (Baptiste), 5^e Cie ; LARNAUDIE (Baptiste), 2^e Cie ; LAVILLE (Pierre-Paul), 5^e Cie ; PARDES (Élie), 7^e Cie ; PRADIÉ (Jean-Louis-Henri), 7^e Cie ; PUGNET (Jean), 7^e Cie ; ROQUES (Damien), 1^e Cie ; THOMAS (Pierre), 7^e Cie ; VACHER (Auguste), 4^e Cie ; VAQUIÉ (Emile), 1^e Cie.

15 Septembre 1917

CAYLA (Antoine), 5^e Cie.



A VOS LYRES!!!

LE GUICHET

Le guichet?... ah oui ! mot nouveau
Et que vous ne comprenez guère.
C'est tout simplement le créneau
Petite caisse meurtrière.

Pauvre poilu, c'est tôt et tard
Qu'il surveille de sa fenêtre,
Dans le boyau, son boulevard,
Ce que fait le Boche, ce reître.

On aperçoit un coin d'avant
Mieux vaudrait dire, pas grand chose,
Et aussi de l'arrière autant,
Tout un monde aux heures de pause.

Quand s'y présente le client,
Dans un tonnerre qui fait rage
— Comme des pièces — tout son sang
Y témoigne de son passage !

« Fermé »... C'est là un écriteau
Inconnu, annonce bien vaine
Sous le soleil, aussi sous l'eau,
Pas de repos dans la semaine.

Puis un jour d'énormes « busons »
Sur nous très lourdement s'affaissent
Et, morts, nous payons, nous sortons
De notre guichet. « Voyez caisse !... »

Pierre LE HOUX.

FLEURY

Blanches à la clarté lunaire
Des pierres brillent devant nous ;
Chacun des tas est un repaire
D'où l'on sait que guettent les loups.

Enfin l'attaque !... Tout le monde
La désirait sans le savoir
Comme on veut l'orage qui gronde
Lorsque le temps est lourd, un soir.

Les baïonnettes dansent, brillent,
Ciel et terre font un chaos.
Ou l'acier court et s'éparpille :
Un silence... puis c'est l'assaut !

La mort aux mille éclaboussures
Dans les rangs fait de larges trous.
N'avons nous pas d'autres blessures
Au cœur ?... Le village est à nous !

Village ?... Bien plutôt des pierres
Dont le nom est encor plus beau,
Œuvre de familles entières
Détruite en un jour, par un mot.

En lamentations horribles
Le canon tonne sans arrêt ;
Il faut bien des luttes épiques...
Mais on a dit qu'« on les aurait ! »

AOÛT 1916.

Pierre LE HOUX
caporal-fourrier, 56^e d'infanterie

**

SOIR DE GUERRE

Sept heures ; il fait chaud ; le ciel est bleu, très bleu ;
L'herbe est haute et le bois semble mystérieux,
La route entre les prés, furtivement, se glisse,
Les grillons amoureux sautent joyeux et crissent ;
Sept heures ; il fait chaud ; le ciel est bleu, très bleu ;
On voudrait, par ce soir si doux, être amoureux.

Tout est calme ; on croirait qu'on peut, vers la fontaine,
Cheminer en rêvant ; que, vers la blonde plaine,
Qui s'embrace là-bas, à l'horizon rose,
On pourrait s'en aller, heureux et sans souci ;
Et l'on se plaint alors à se voir, sous les branches,
Promener à son bras une femme qui penche
Vers vos lèvres la sienne, et vers vos yeux ses yeux ;
Sept heures ; il fait chaud ; le ciel est bleu, très bleu ;
On voudrait, par ce soir si doux, être amoureux.

Sept heures, un sifflet aigu qui passe en trombe,
La terre saute... un grand trou noir... l'obus qui tombe.
Jo GINESTOU.

Extrait de : « POUR AMUSER LES CIVILS ».
Prix : 2 francs. Édition de la TERRE LATINE
57, rue Vanneau, Paris.

**

ANNIVERSAIRE

Quand je naquis, un soir de juin,
Ma mère contemplait des roses...
Ses yeux y lurent mon destin ;
Il dort dans ses paupières closes.

Oh ! ce long regard de ma mère
Sur son enfant et sur les fleurs...
J'y songe en ce soir solitaire,
Dans l'exil et dans le malheur.

Je veux savoir ! Mon cœur défaille...
Rose blanche, dis, n'es-tu pas
Le symbole des fiançailles
Et du retour joyeux là-bas ?...

Rose rouge, rose de sang,
Es-tu le sinistre présage
De la Mort aux bras violents
Qui nous emporte dans l'orage ?

O fleurs du matin de la vie,
Quelles seront mes fiançailles ?
Vais-je mourir pour la Patrie ?
Je veux savoir ! Mon cœur défaille...

Toi qui me laissas orphelin,
Dis-moi quelles étranges choses
Ton cœur inquiet lut dans les roses,
Quand je naquis un soir de juin...

Georges VAN MELLE
(D. 159. Armée Belge)

Hôpital de Rennes, 11 juin 1915.

Extrait de : CERCLE DIEU et PATRIE (nouveau journal du front de l'armée belge presque tout écrit en flamand; imprimé chez Berger-Levrault, à Nancy)

**

POUR LES POÈTES

La Revue *Les Tablettes* que dirige du front notre excellent confrère de Magneux organise un grand concours littéraire gratuit. Sujet : un sonnet sur « l'Infirmière ».

Ecrire à M. de Magneux, état-major 409^e d'infanterie, secteur 203.

LA CROIX

Sur le dessin fait au front
par Louis ICART, aviateur.

A la mémoire de son frère

RAYMOND,

tombé glorieusement pour la France.

Mère de cette guerre, O mère douloureuse,
Cet enfant est tombé, l'espoir de tes vieux ans,
Cet enfant que tes mains maternelles pieuses
Avaient bercé sur ton sein jeune : ton enfant

Il est tombé dans le fracas de la bataille,
Si loin de la maison, du foyer, de tes yeux,
Il est tombé, déchiqueté par la mitraille,
L'arme près de la main, la face vers les cieux.

Là-bas, dans la tranchée épique de Craonne,
Son corps repose, sous la terre du talus.
Il a conquis sa tombe. Et la gloire lui donne
D'y dormir sous le long miaulement des obus.

Dire que vous aviez rêvé de jours tranquilles,
Dans la paix, le travail, le bonheur quotidiens,
Parmi la joie de vivre et les choses faciles,
En s'aimant doucement, sous tes bons yeux gardiens

Mais la guerre est venue et tu dis à la guerre :
« Voici tout mon bonheur entre mes bras blotti,
Voici toute ma joie et tout mon cœur de mère,
Voici toute ma vie, guerre ; voici mon fils. »

O, mère, ce jour-là dans les maisons de France,
Combien de cris poussés, tous semblables au tien,
Par tant de mères de douleur et de vaillance ?
Quand tu offrais ton fils, chacune offrait le sien.

Et désormais, dans leur demeure et dans la fièvre,
Règnent, grandeur suprême et suprême douleur,
Les mêmes deuils, les mêmes yeux qui se souviennent
Et, vides d'avenir, versent les mêmes pleurs.

Cependant, vous avez à la France meurtrie,
Donné tout le meilleur de votre cœur aimant,
Pour défendre le sol sacré de la Patrie
Et vous voici seules, bien seules maintenant.

Mais comme fait Marie au sommet du Calvaire
Lorsque son fils Jésus pour tous vient de mourir
Vous regardez la rédemption sortir de terre
Et la terre sauvée par le sang du martyr.

Car ils sont morts pour tous, vos enfants : pour le Monde,
La Justice, le Droit, la Civilisation,
La haine de Jésus contre la guerre immonde
Et de leur sang aussi monte la rédemption.

Non ! il ne sera pas le tragique supplice
Inutile pour tous... Il ne sera point vain.
Et si vous avez fait le mortel sacrifice
C'est pour les fils et pour les mères de demain.

A tout jamais, les jours bénis de l'Espérance
Et de la Paix rêvés par vous, ils les vivront :
Ce sera la moisson germée de vos souffrances,
Mères, que pour toujours les mères vous devront !...

Et c'est pourquoi devant l'image glorieuse
De ton enfant tombé tes lèvres sont sans voix,
Mais, d'un instinct divin, O mère douloureuse
Tu ouvres tes deux bras en un geste de croix.

Pierre CALEL,
Echo des Gourbis.



Pendant l'attaque de Souville-Douaumont

Le fort est à peu près en ruines, mais la position est bonne, et les canons crachants sont enterrés tout à l'entour ; leur tir est foudroyant ; sur la haute colline ravagée, rien que des trous d'obus emplis d'eau, que séparent de minuscules manelans... On dirait une Suisse en réduction ; mais les petits lacs ont des puanteurs de cadavre, et les montagnes n'ont pas un être vivant... Des fils de fer, des piquets brisés, des chevaux de frise rouillés, du tonnerre et de la mort. Tout au loin, des tronçons d'arbres décharnés et noirs. Seule, la tourelle du fort est intacte, mais comme rien ne dépasse le sol, elle n'ôte rien à la désolation du paysage... C'est là que

nous couchons ; la cuisine est dehors ; un gros percutant éclate dessus ; tout vole en miettes ; je n'ai plus de bidon, mon assiette est déchiquetée, nous n'avons plus de cuisine... Les routes sont criblées d'obus ; leur pluie n'arrête pas ; la ferraille tombe ; je ne sais comment passer pour assurer ma liaison ; tant pis, je passe... et le sort me protège, les boyaux sont bouleversés. Sous la tourelle, le téléphone murmure les deuils et les victoires ; l'ennemi recule ; nos objectifs vont être atteints ; ils sont atteints ; nous sommes à la lisière du village d'Ornes ; leur première contre-attaque réussit ; nous recommençons ; sept contre-attaques... Angélique... Le terrain nous reste... Nos pertes sont élevées ; les blessés passent en autos sanitaires ; le poste de secours est derrière nous ; beaucoup de blessés succombent pendant le

trajet ; les gaz toxiques ont fait des ravages... Le téléphone est sans pitié ? Le général est tué, l'abbé Mathieu est tué, Humbertot est tué ; le lieutenant Cerf est grièvement touché ; Gau est blessé ; les commandants Gout et Troublés sont blessés, un autre a disparu, Pierre est empoisonné ; les compagnies sont fauchées.

Le téléphone se tait ; les lignes sont coupées. Je cours, par ordre, sur les décombres des casernes Marceau, à l'arrière ; j'expédie en ligne des grenades, des grenades, des grenades. Les mulets sont chargés, les hommes trébuchent sous le faix. Pas moyen de revenir ; un avion ennemi nous a repérés ; le fer tombe de tous côtés ; il faut rebrousser chemin, redescendre la route en lacets, attendre ! Des convois de blessés passent ! Y en a-t-il ! La rafale se calme un peu ;

rentrons vite, vite! Nous y sommes presque; plus que cinquante mètres! c'est la course! Enfin, voici le couloir d'entrée... de la tourelle; nous nous engouffrons dedans; il était temps; une marmite éclate devant.

J'ai faim... Où est la soupe? pas de soupe. Le ravitaillement n'est pas là... Nous mangerons ce soir, ou demain...

MAXIME LÉRY.

Où l'on voit reparaître LA VOIE SACRÉE

Nous mettons sous les yeux de nos lecteurs et amis les deux articles ci-dessous dont le rapprochement leur paraîtra peut-être curieux. Le premier a paru dans *Le Journal* du 28 août 1917, le second a paru dans *L'Echo des Gourbis* du mois de mai 1916, c'est-à-dire plus de quinze mois avant :

Le Journal, 28 août 1917.

PROJET GRANDIOSE

UNE VOIE SACRÉE

DE L'ALSACE A LA COTE BELGE

LONDRES, 27 août. — Le *Sunday Pictorial* publie, sous la signature de M. E. Temple-Thurston, l'écrivain célèbre, un article remarquable, annonçant la construction d'une « Voie sacrée » à travers les départements dévastés du nord de la France.

« Quel monument dans des rues de villes, dit-il, l'un de l'autre sacré, pourrait avoir une aussi grande éléquence pour les femmes qui ont perdu ce qu'elles avaient de plus cher!

« C'est probablement ce projet qui obtiendra l'agrément du gouvernement français, désireux d'élever un monument durable pour commémorer cette terrible guerre.

« Tout le long de ce front de 700 kilomètres qui va de l'Alsace à la côte flamande, et où depuis plus de deux ans la bataille fait rage au delà de toute expression, une large avenue, une voie sacrée, serait construite. Bordée des deux côtés par une forêt d'arbres, elle se transformerait d'année en année, de siècle en siècle en un monument impérissable que la Nature elle-même élèverait ainsi en souvenir de la guerre. Tous les villages dévastés par lesquels cette route passerait seraient maintenus dans leur état actuel. Une véritable voie pompéienne naîtrait sur une longueur de 700 kilomètres.

« Partout, dans ces bois qui borderont la « Voie sacrée », les tombes et les cimetières des hommes qui sont tombés, seraient scrupuleusement et magnifiquement entretenus. Pendant de longs kilomètres, la forêt pourrait être ininterrompue et de temps en temps une brèche dans les arbres montrerait une église éventrée, un calvaire brisé, une petite croix de bois blanc, au milieu d'un village dévasté.

« La violation de la Belgique, le meurtre, le viol, le sacrilège inutile et la dévastation du nord de la France, — en un mot, le déshonneur national, — rien de tout cela ne doit être oublié, et aussi longtemps que le flot de la vie passerait par cette route, l'oubli serait impossible.

« Ce n'est que par le rappel constant de leurs crimes que l'on peut punir les Allemands. Et si jamais un Allemand mettait le pied sur cette Avenue du Souvenir, celle-ci lui rappellerait les méfaits de ses ancêtres.

« Le monde entier passerait par cette route et le monde entier verrait ce que même maintenant, peu de gens comprennent. Quand la guerre finira, la France sera probablement inondée de touristes, mais ce n'est pas pour eux que cette route serait construite. Une quantité de voyageurs la visiteraient, poussés par une curiosité paresseuse, mais pour d'autres qui ont combattu et souffert, qui ont donné le meilleur d'eux-mêmes, cette route consacrerait toutes les mémoires sacrées.

« Des préparatifs sont déjà faits pour mettre ce projet à exécution. Un million de jeunes arbres sont déjà réunis dans les jeunes pépinières.

« C'est le seul monument, du reste que l'on peut concevoir pour souligner cet idéal commun qui a uni les Alliés de tous les points de la terre. C'est là que les hommes ont combattu pour la Liberté et là que toutes les nationalités ont donné leur vie pour cette liberté. La « Voie sacrée » à travers les champs de gloire doit consacrer pour toujours la mémoire des héros. »

* * *

L'Echo des Gourbis, mai 1916.

LA VOIE SACRÉE

« Que deviendront après la guerre ces terres sacrées, sanctifiées par tant de morts et tant d'héroïsmes, où si longtemps nos soldats se sont battus, auront vécu et seront morts ?

« Que deviendra cette longue ligne de terre qui va de la mer à l'Alsace, la ligne des tranchées?... Pourquoi ne conserverait-on pas, aussi intacts que possible, ces tranchées, ces boyaux, ces gourbis, ces villages mutilés, ces champs de bataille formidables, ce sol plein de nos morts, de leurs corps et de leur gloire?...

« Pourquoi n'en ferait-on pas une propriété nationale qui deviendrait la voie sacrée, le pèlerinage patriotique de l'avenir? Naturellement, les propriétaires seraient justement indemnisés. L'on éviterait ainsi de troubler dans leur grande mort, nos frères qui dorment là. Ajoutons qu'il serait d'ailleurs prudent de ne pas trop labourer ce sol où dorment aussi des engins non explosés dont le réveil serait plutôt dangereux.

« Mais surtout ce serait une œuvre de pieuse justice et de pieuse reconnaissance. Tant de héros qu'on ne pourra retrouver seront couchés sur ces monts, dans ces plaines et ces vallées que de chaque coin de France les familles viendront y prier pour leurs disparus.

« Il nous semble que ce serait un sacrilège que de ne pas garder intacte cette immense tombe de nos Pères et aussi de ne pas garder pour la France et pour le monde entier qui inlassablement viendront visiter ces nouveaux lieux saints, l'impérissable vision de ce que nous aurons fait pour elle et pour lui. »

En 1916, *L'Œuvre* et plusieurs autres grands journaux ont signalé l'idée de *L'Echo des Gourbis*; M. Léon Bailby dans son journal *L'Intransigeant* a consacré un de ses Premiers Paris à cette même idée et le *Petit Journal* sous la signature de M. Jules Chancel a publié sur ce sujet une importante enquête faite auprès de Messieurs Lavisse et Dalimier.

Nous avons dès le 28 août 1917, signalé tout cela au *Journal*, qui nous a répondu par le plus hermétique silence. On sait que le *Journal*, prend le plus grand intérêt à tous les journaux du front. Heureusement!

DES FLEURS SUR UNE TOMBE

Voici quelques mois, notre ancien médecin-chef M. Battez, professeur de Faculté, a prononcé sur la tombe d'un de nos camarades, les simples et touchantes paroles que nous sommes heureux de pouvoir reproduire ici, comme un hommage à celui pour qui elles ont été dites, et aussi pour tous les soldats du 131^e tombés au champ d'honneur :

Mes chers camarades,

Le service de Santé du régiment est en grand deuil : un des membres de notre famille, le soldat Tribié nous a été ravi brusquement.

Comme chef, j'ai le triste et pieux devoir de dire devant la tombe de notre ami quelques paroles d'adieu.

Tribié était au 131^e depuis la mobilisation; il avait 44 ans; il était parti laissant au foyer une digne compagne qui le remplaçait dans les charges et les rudes travaux de la vie quotidienne, un fils actuellement dragon dans les tranchées.

La mort qui choisit les meilleurs parmi les bons, lui a refusé la joie d'embrasser cet enfant qu'il n'avait pas revu depuis deux ans et qui lui réservait, disait-il, une heureuse nouvelle.

Vous connaissiez tous Tribié : il était simple et bon, il avait des délicatesses qui m'ont confondu, il constituait comme le prototype du soldat du 131^e.

Aux heures de tristesse que nous vivons parfois, j'allais près de lui et, sans rien lui dire, je voyais sa physionomie confiante, souriante et douce, pleine de bonhomie, qui reflétait comme le charme des paysages qui l'ont vu naître; alors dans son regard de soldat, d'homme humble et digne, je puisais un réconfort et une leçon.

Hier matin, lorsque nous l'avons relevé, terrassé par la mort cruelle, son sourire s'en était allé avec son âme; mais celle-ci avait imprimé sur ses traits le calme et la sérénité du bon ouvrier qui a fini sa tâche, la fierté du devoir accompli, l'espoir...

Tribié a laissé, dans ce coin de France que le Régiment défend, son sang et sa vie; je prie Dieu qu'Il le reçoive dans sa miséricorde comme les hommes de bonne volonté et nous, ses frères d'armes, nous conserverons fidèlement son souvenir dans notre cœur.



SUR LE FRONT

Dessins de Lucien JONAS, pour L'ÉCHO DES GOURBIS



UN HINDOU

UN BELGE

UN AUMONIER

UN CUISTOT

UN PRISONNIER BOCHE

UN PRISONNIER BOCHE

Resoluer An...

Le cuisinier Verdier - de la 8^e Cie I. 70

LES GROS MOTS

Une charmante artiste, écrivain fort remarquable, qui s'est dévouée à beaucoup d'œuvres de la guerre et qui est une amie de notre petit journal, Odette Dulac, a publié dernièrement dans le *Petit Bleu* un article où elle signale spirituellement la mobilisation des gros mots après celle des hommes. Elle n'a pas tort vraiment ; poilus nos camarades, nous avons parfois un langage un peu rude et même un peu raide. Et s'il convient de ne pas exagérer l'indignation contre ceux d'entre nous qui emploient un effarant vocabulaire, il faudrait atténuer tout de même, surtout devant les dames.

« On ne peut plus, écrit Odette Dulac, sortir d'un métro, descendre sur le quai d'une gare, se mêler à la moindre foule — qui s'éclaire d'un peu de bleu horizon — sans avoir les oreilles souillées de syllabes ordurières.

Aussi en dehors des fils ou des maris — pour lesquels on a tant tremblé, tant pleuré, qu'on ne perçoit plus que la musique de leurs voix — les Françaises commencent à fuir les « bonhommes », car depuis que deux ou trois littérateurs ont écrit de belles œuvres sans faire grâce à leurs lecteurs d'un seul mot gros, gras ou cambronnesque qu'ils ont entendu au front, le soldat ne s'excuse plus. Et, les marraines redoutent le retour des fileuls, tout en les admirant toujours parce qu'elles ne peuvent plus ne pas rougir du vocabulaire des tranchées. Le comble des combles, c'est que les embusqués, pour détourner les soupçons et jouer au courage, n'ont pas hésité à devenir grossiers.

Pacifistes à outrance, ils n'ont même pas eu la bravoure de combattre l'invasion des gros mots.

Vint aussi fin 1915 le retour des spécialistes dans les usines. Avant la mobilisation la langue y était déjà « verte » mais du moins cette verdure était pittoresque et souvent spirituelle... En retournant à la fraise et à la lime, l'ouvrier crut hélas ! devoir conserver les héroïques invectives qu'il réservait aux ennemis...

De l'usine la brutalité du langage passe dans les grandes compagnies. Les receveurs, les conductrices, les contrôleurs — ayant à lutter contre la mauvaise humeur d'un public sevré de ses aises — firent assaut de grossiereté.

... Lorsque Noé s'endormit jadis dans une tenue fâcheuse, ses fils purent jeter un voile sur la dégradation de son ivresse. Mais comment voiler la nudité des mots... anatomiques... qu'on reçoit en pleine rue et lancés à plein poumon ?

Sans doute c'est la guerre... Mais tout de même !...

Pour beaucoup de Françaises la guerre n'est pas une excuse suffisante pour transformer un « poilu » en *feldwebel*. Elles aiment les mots certes... mais les bons, les petits... pas les gros. Et les hommes non plus n'aiment pas voir glisser cer-

taines syllabes sur des lèvres de femmes. Alors ?... qui le premier dégoûtera l'autre.

Vous le voyez, poilus, il s'agit de ne pas dégoûter vos marraines. C'est une assez grave affaire. Il s'agit aussi de n'être pas vous-mêmes dégoûtés en entendant des mots grossiers sortir des lèvres jolies, qui vous admirent qui veulent vous imiter, et que vous aimez. Ceci est une bien plus grave affaire encore.

Donnez le bon exemple. Faites un effort. Il ne faut pas rapporter d'ordures dans votre ville et dans votre famille. Et toute plaisanterie à part, de même que lorsque vous partez en permission vous ôtez avec soin de vos vêtements la boue des tranchées, ôtez avec soin de votre langage les expressions ordurières qui sont bien plus sales encore, qui d'ailleurs, ne furent jamais nécessaires ni inévitables. Faites un brin de toilette à votre parler. Et d'être propre ainsi, ce sera aussi vraiment plus français.

CEUX QUI ONT VU

LES PÉPÈRES LA VICTOIRE

par J. VALMY-BAYSSE

1 vol. 3 fr. 50. — Albin Michel, éditeur
22, rue Huyghens, Paris.

TRAVAIL DE NUIT

Les gradés du génie sont déjà là ; et on travaille loin paraît-il... là-bas... On ne sait pas bien...

— Les hommes, recommande-t-on pourtant, conserveront leur fourniment... et leur fusil... à portée...

La marche reprend, mais lente, cette fois normale ; c'est la nuit maintenant...

On suit une large piste ravinée, ponctuée de trous, bordée de véhicules disparates, les roues en l'air...

— Pas si vite en tête !...

C'est la gauche qui proteste encore...

L'héroïsme quotidien de ces hommes est fait de lenteur et de prudence. Après les premiers étourdissements, ils se sont familiarisés avec l'obus qui est devenu pour eux une chose vivante et mauvaise contre laquelle on doit se défendre. Mettant à profit ce que la vie des champs, de la mer, de la montagne a déposé en eux d'observation, d'expérience et de ruse, ils se défilent, s'aplatissent, se cramponnent et s'adaptent au terrain pour éviter les coups ; mais ils tiennent à leur allure ; ils vont au danger lentement et l'affrontent lentement...

— On tient le boyau...

Dans le noir on le devine, à peine, et la compagnie de tête ne s'y engage qu'avec prudence ; alors, encore une fois, l'à-coup fatal se produit dans la marche.

— Eh quoi ! on avance, là-bas !

— Eh ! bon Dieu de bon Dieu ! se lamente un homme, j'ai les pattes prises dans les fils téléphoniques... et mon fusil est emberlificoté dans le réseau... Si c'est pas malheureux !... Métier de métier !... Ah ! C'est pas trop tôt qu'on me sorte de là !

Et, interminable, le boyau s'allonge, coupé

de trous, élargi par place, encombré de choses innommables : on s'engage dans une tranchée.

— Eh ! là, faites attention !...

La voix vient des profondeurs, furieuse.

— Y a des malades dans la maison ? s'informe un pépère.

— Mais non, eh ! gourmée ! répond un poilu couché dans une niche, seulement tu me poses tes tartines sur l'estomac...

Les guetteurs sont à leurs postes ; ils se retournent à peine au passage de cette troupe envahissante.

La tranchée dépassée, on retrouve un bout de ravin ; on grimpe ; on frôle quelques hommes que recouvrent des toiles de tentes...

Le bombardement ici est moins intense. On reprend haleine... Silence dans les rangs... Il y a trois heures que l'on marche.

A mi-voix des ordres se transmettent :

— Suivez la file... On va donner la tâche...

Les compagnies vont, le long de la tresse blanche qui se déroule sur le sol brun, indiquant le tracé du travail à faire.

Les sous-officiers du génie se hâtent.

— Allez !... vite !... Une longueur de pelle et une longueur de pioche par équipe... et quand vous serez à la profondeur, vous pourrez partir...

— Couchez-vous ! bon Dieu !

Tangente, une fusée part ; on ne voit d'abord qu'un jet de flammes, puis le globe, éblouissant, se place dans le noir mollement balancé, énorme lampe à arc, retenue par d'invisibles fils, illuminant tout le plateau, puis s'effritant lentement, en larmes lumineuses.

— Allez-y, maintenant.

Les équipes s'organisent ; il y a quelques discussions ; les sous-officiers interviennent.

— Pas tant de raffût, là-bas...

— Eh ! dis, vieux, s'agit de faire son trou.

Les officiers vont le long de la ligne.

— Ça se creuse, par ici ?

— Voui, mon yeutenant, on a ses cinquante centimètres.

— Hé ! les gars ! qui veut boire ?

Un brancardier passe parmi les travailleurs.

— C'est du pinard ? demande un homme.

— Non, du thé froid... et sucré, t'sais ?

— Alors tu peux l'garder... je suis pas une princesse.

Tout cela à voix basse, couché de cinq minutes en cinq minutes par le « Couchez-vous » annonceur du feu d'artifice.

— Ça y est, mon lieutenant.

On est là depuis deux heures ; le travail est fait, après combien d'arrêts et de heurts !

Et c'est le trajet de retour : le boyau, la tranchée, la piste, les batteries, les flammes dans le noir, le bruit, la route presque sûre, la rentrée au cantonnement, le casse-croûte, le jus chaud, la cave et sa paille...

Et pendant que l'officier fait son compte rendu — creusement de 160 mètres de tranchée — le commandant de la compagnie, qui n'était pas de service, se retourne sur son matelas et s'informe :

— Pas d'accident... cette nuit ?

— Non... tout le monde est là...

Et l'officier règle son compte-rendu par les trois lettres fatidiques :

— R. A. S. Rien à signaler.

Mais le lendemain, quand le chef de groupe va prendre les consignes au bureau du génie pour le travail de la nuit suivante, il trouve là un capitaine qui, avec un bon rire, nuancé d'une pointe d'émotion, lui dit :

— Ah ! vos braves vieux... Hier, ils nous ont creusé une parallèle de départ, avec un entrain de tous les diables...

J. VALMY-BAYSSE.

Lieutenant 340^e R. I. T.

LA RELÈVE

(Janvier 1915)

Une fusée part de la tranchée boche. La section s'est aplatie sur la neige. Une salve éclate ; la nappe de balles passe au-dessus des têtes, siffle aux oreilles. Chacun se fait plus petit, se colle à la neige, se confond avec le sol.

Les ongles entrent dans la terre gelée ; on a la gueule pleine de terre et de neige, mais on s'en fout : la salve est finie ; on n'a pas écopé.

La marche par un continue au travers des trous pleins de neige fondue, à peine couverte d'une mince couche de glace, des fils de fer oubliés, qui vous prennent les molletières, arrachent le drap, griffent les jambes ; au travers des talus bordant les entonnoirs sur lesquels on butte, des bouts de branches fracassées, des culots d'obus. Les boyaux sont pleins d'eau, de boue, de neige. Plutôt que de crever dans l'eau, mieux vaut risquer une balle en passant à découvert.

Je glisse sur une masse noirâtre et mon bouteillon sonne là-dessus comme une cloche fêlée. Un gros noir est couché là. Je vois le travail qu'il ferait en éclatant : minant le sol, crevant les roches, fracassant les hommes, pulvérisant tout ce qui est là, inerte, mort ou vivant. J'ai un frisson en me redressant et je m'éloigne marchant plus vite, comme si je craignais qu'il s'éveille brusquement.

A nos pieds nous entendons un vague murmure ; la tranchée est là. On saute dedans. Ses occupants se collent contre les parois pour laisser passer la relève. On marche les jambes écartées, de chaque côté du ruisseau qui croupit au fond de la tranchée, on s'arc-boute aux parois de glaise, afin d'éviter de s'y enliser ; la terre s'éboule sous nos pieds, il faut marcher vite pour ne pas dégringoler. Je jette un regard devant moi. Mon voisin s'écroule ; il entre jusqu'aux genoux dans la vase. Il jure comme, seul, peut et sait jurer celui qui a « marché sur des œufs » pour éviter la flotte durant le parcours, qui s'est crevé les yeux à deviner les flaques d'eau, tordu les chevilles à les enjamber ou à les contourner, et qui, arrivant à deux pas de son créneau, s'enfoncé brusquement dans l'élément redouté.

Il se hisse s'agrippant de la main à une racine qui fait saillie sur une paroi, et s'appuie, du dos, à l'autre paroi ; d'un coup de jarret il se redresse, se retrouve arc-bouté au dessus de la flaque et repart. C'est un Parisien. Je l'entends à l'accent avec lequel il demande avec insistance, au sergent qui le précède, un essuie-mains. Celui-ci ne se résout qu'à lui promettre un coup de pied au cul s'il ne consent point à suivre plus rapidement et à la fermer.

MARC MOURER,

sous-lieutenant 20^e bataillon de chasseurs à pied...LES ANCIENS DU 131^e

Nos camarades qui ont quitté le 131^e pour aller dans d'autres formations n'oublent pas le vieux régiment du pays natal qui fut leur régiment pendant plus de trois ans de guerre.

L'un d'eux a envoyé à son ancien capitaine, le capitaine CAZES, notre directeur administratif de l'Écho des Gourbis, la lettre suivante :

Mon capitaine,

... Je croirais manquer à mon devoir si je ne vous adressais pas la toute entière reconnaissance et les meilleurs remerciements de nous tous ceux dont je vous ai indiqué les noms dans ma première lettre. Sommes maintenant à la 6^e Cie, M. sauf Freyne qui est encore resté à la section de marche. Le sous-lieutenant commandant la 4^e section où nous sommes affectés a été camarade de combat avec le 131^e lorsque nous étions dans la Meuse. Il était commandant de compagnie des mitrailleuses de position à nos côtés. Il vous connaît très bien comme le plus médaillé du 131^e. Nous n'avons pas à nous plaindre de lui comme chef car quoique tout jeune il est très gentil pour nous. Il ne se passe pas de jours sans qu'il vienne



nous tenir des conversations gracieuses : cela seul nous habitue un peu plus vite à ce nouveau régiment.

Pour le moment, nous sommes au repos pour 9 jours, venant de faire 23 jours de ligne où nous étions alimentés par le même courant d'eau qui se trouve à votre droite. Je n'ai pas besoin de vous dire, mon capitaine comme nous sommes devenus coquets avec cette eau si limpide, ne portant aucun goût de la barrique du bois d'H... (la barrique du vin de la compagnie). Aussi aujourd'hui trouvant enfin le moyen, on en boit un bon litre pour chasser les grenouilles des entrailles.

Je ne puis, enfin, mon capitaine que vous remercier aussi du petit éloge que vous m'adressez personnellement. Ma trop faible éducation ne méritait pas une telle estime ; mais je suis tout de même heureux, placé au milieu de tous mes camarades, de vous prouver que nous tous gardons un bon souvenir de la 2^e Cie de M. du 131^e, premièrement de ses chefs et de tous les copains, espérant vous revoir un jour sur cette vieille place historique de la capitale quercynoise, nous serrer la main à la fin de notre noble tâche.

En attendant le plaisir de se revoir, veuillez mon capitaine, agréer les sentiments les plus respectueux de nous tous.

CARNUS Hippolyte. »

Si nos camarades ne nous oublient pas nous ne les oublions pas non plus. Nous les remercions de leur pensée fidèle. Nous leur disons : Bonne chance ! et à bientôt !

POUR LIRE AU FRONT

RÉGIONS DE FRANCE

par JEAN HENNESSY

M. Jean HENNESSY dont nous avons déjà reçu *Abdique*, une belle œuvre pleine de généreux patriotisme et qui fait d'une manière poignante le procès du militarisme allemand, vient de publier un nouveau livre, *Régions de France*, qui ne manquera pas d'attirer l'attention de tous les régionalistes et de tous ceux qui s'occupent de l'organisation sociale, économique commerciale, industrielle et financière de notre pays après la guerre.

Ils y verront exposée avec clarté, avec méthode et avec une rare compétence, la question des *Régions de France* dont depuis longtemps M. Hennessy s'est particulièrement occupé, et dont il est le champion autorisé.

C'est peut-être dans ces projets de formation de grandes régions que la France, après la guerre, retrouvera et agrandira encore sa force et sa richesse d'autrefois, et c'est peut-être par eux que notre pays se relèvera plus grand que jamais.

Tous les détails de cette nouvelle division des pays de France ont été exposés sans vaines déclamations, avec une impressionnante précision de documents, d'observations, de prévisions, comme doit et a su le faire un homme qui parle pratiquement d'une chose pratique entre toutes, notre propre salut et le salut de la France au lendemain de la victoire.

**

Les journalistes professionnels

Sous la présidence de Henri Pozzi et le secrétariat général de Georges Barthélémy, il a été créé à Paris une *Association amicale des journalistes professionnels mobilisés*.

L'Association compte près de 150 membres actifs appartenant à la presse de Paris et à la presse régionale de toutes les opinions et de toutes les tendances. Elle a déjà obtenu le concours matériel et moral de nombre de directeurs de journaux et de grandes agences, notamment MM. A. Meyer (*Gaulois*), Clémenceau (*Homme Enchaîné*), A. Capus (*Figaro*), Berthoulat (*Liberté*), Renaudel (*Humanité*), Mayer (*Agence Fournier*), Hebrard (*Temps*), Si nond (*Echo de Paris*) de Gobart (*Paris-Télégramme*), de Nalèche (*Journal des Débats*), Barbier (*Agence Havas*), etc...

Cette association a pour but de défendre les intérêts professionnels de ses membres lésés ou méconnus par suite de leur mobilisation, de les soutenir, pendant et après la guerre, d'accorder des secours aux veuves, orphelins, parents, de créer des pensions de retraite, etc...

Tous les journalistes vraiment professionnels mobilisés ont intérêt à connaître cette association et à en faire partie. Pour savoir tous les détails de son organisation, ils n'ont qu'à s'adresser au Président Henri Pozzi, ou au secrétaire général Georges Barthélémy, 17, rue Drouot, Paris.



POUR AMUSER LES CIVILS

par Jo. GINESTOU.

Je ne sais si cet ouvrage, que l'auteur sous-intitule *Rimes d'un Poilu*, amusera beaucoup de civils, ... car depuis trois ans j'entrevois les civils si peu, au cours de permissions si rares, que je ne puis me rendre compte de ce qui leur est agréable et de ce qui leur déplaît, ... mais je suis certain que les poilus, ou les bonhommes, ou tous ceux — quel que soit le nom par lequel on les désigne — qui vivent aux armées, dans la tranchée ou à ses abords, liront ces pages avec le sourire...

C'est intentionnellement que je dis le sourire et non le rire, car ils sont trop fins, sous leur forme parfois hirsute, nos camarades pour ne pas sentir tout ce qu'il y a en la légèreté apparente et voulue du poète; — et, feuilletant ce livre, retrouvant en lui, choisis pour perpétuer ce qu'ils eurent de clair, quelques instants, quelques figures, ils l'aimeront comme ils aiment la fleur poussée parmi les ronces, ou le moineau, le chien, le chat, la pie, le fétiche qu'ils emmènent partout avec eux pour lutter contre l'autre ennemi : le cafard !...

TOUNY-LERYS.

Échos et Nouvelles du Front

L'Enigme

Il y a des endroits du front où fleurissent avec une prodigieuse fertilité, les poteaux indicateurs, pancartes et planches ornés d'ordres et de renseignements. S'il fallait tout lire, il y aurait de quoi immobiliser une armée pendant pas mal de mois.

Deux poilus étaient en arrêt devant deux de ces pancartes placées côte à côte, dont l'une ordonnait *Marchez au pas* et dont l'autre exigeait : *Vitesse 15 kilomètres à l'heure*. D'où dialogue :

— Ah ça ! est-ce qu'ils se f..... de nous ceux-là ? qu'est-ce que c'est que ce pas de 15 kilomètres à l'heure ?

— A mon avis, répond le copain, ça doit être un *pas redoublé*.

Les deux concerts

Le 131^e territorial a donné tout près des premières lignes un beau concert, en collaboration non préméditée avec un concert de nos pièces d'artillerie, qui se faisaient entendre dans les environs. Les deux concerts ont fort bien réussi.

Dans celui du 131^e on a applaudi nos camarades Vienne et Delmulle qui ont chanté à ravir d'alertes et spirituelles chansonnettes, l'on a fort applaudi aussi la musique du 131^e dirigée par son sympathique et nouveau chef M. Salvy, et notre irrésistible ami Durand qui a triomphé sur toute la première ligne.

Dans le concert d'artillerie on a applaudi particulièrement nos camarades 75 et 120 qui ont donné des morceaux de résistance et d'attaque fort impressionnants, surtout pour les spectateurs d'en face.

En somme grand succès pour les morceaux bien envoyés par l'une et l'autre troupe.

Les couronnes

Il y a un petit village abandonné et particulièrement déchiqueté du front de l'Argonne, où nous avons vu, dans la mairie qui n'est plus guère fréquentée que par les obus, au milieu des platras, des pierres, des archives qui sont éparpillées partout, dans ce qui fut un bel hôtel de ville, deux couronnes abîmées elles aussi et couvertes de poussière depuis longtemps déjà.

Sur ces couronnes des inscriptions indiquent qu'elles étaient destinées à des soldats qui dorment par là leur dernier sommeil de héros. On y lit aussi qu'elles étaient offertes par des camarades du même régiment.

Ces couronnes n'ont jamais été mises sur les pauvres tombes où elles devaient dire le souvenir affectueux des combattants.

Elles restent là depuis si longtemps ; l'on devine trop pourquoi.

Ceux qui offraient ces couronnes ont été frappés à leur tour, et si vite qu'ils n'ont pu parer la tombe des amis. Ils ont été enterrés eux-mêmes par-là aussi sous quelques talus des tranchées.

L'obus à puces

Parmi les horreurs de la guerre il faut placer au premier rang (il n'y a pas à rigoler) les *puces*. Ces sales bêtes nous dévorent ; il n'y a pas moyen de dormir. Nous aurons eu : les poux, les rats ; maintenant voici les

puces, comme si ce n'était pas assez des Boches.

D'ailleurs c'est, d'après un loustic de notre régiment, les Boches eux-mêmes qui nous envoient ces puces et dans des obus encore. Parfaitement !... ils ont inventé *l'obus à puces*. Ce qu'ils sont forts, les bougres tout de même !... Ils nous bombardent copieusement avec ces obus là et vous pensez si on est attaqué sérieusement après ça par les bestioles enrégées d'un si étrange et si rapide voyage.

Seulement ajoute le loustic pour faire ces obus, faut des malins, tu sais, parce que pour arriver à introduire toutes ces puces dans un obus, faut faire vite !

A ces mots le corbeau...

On nous a donné des carnets de pécule, c'est quelque chose comme notre livret de caisse d'épargne. Les sommes qu'on nous dit ainsi sont représentées par des timbres, des anciens timbres de retraites ouvrières. Le timbre de un centime vaut un franc ou deux francs, ce qui prouve que tout augmente. Mais le timbre de un centime des *assurés* est estimé deux francs alors que le timbre de un centime où est inscrit le mot *patrons* n'est estimé que un franc. Pourquoi cette différence ? Est-ce une amabilité délicate faite à la classe ouvrière ?

La saucisse fantôme

Dans un bois où nous avons été en première ligne, nous avons, un beau matin, trouvé accrochée aux branches d'un arbre, une forte enveloppe de saucisse boche. Certains poilus qui avaient des tuyaux de premier ordre ont prétendu que ces saucisses servent aux Boches pour débarquer en arrière de nos lignes des espions. D'autres non moins bien informés (c'étaient un cycliste et un cuisinier) ont affirmé avec une violence impressionnante, que ces saucisses font partie de tout un système de défense contre nos avions utilisés par les Allemands.

Ce sont de fausses saucisses ont affirmé nos spécialistes. Elles attirent sur elles nos avions et permettent aux canons boches de tirer avec précision sur nos aviateurs. De plus toutes les villes allemandes sont entourées de ces fausses saucisses qui tendent dans les airs jusqu'à une grande hauteur un réseau compliqué de cordages où vont s'empêtrer et échouer nos escadrilles. Quelque chose comme les fils de fer de l'air, quoi !

Le conflit de ces compétences autorisées et opposées, nous a laissés dans une cruelle incertitude. Qu'est-ce donc que cette saucisse-fantôme ?

La jambe

Pendant une permission (nous y pensons toujours et nous en parlons sans cesse) nous avons pu admirer nos belles parisiennes en leurs modes nouvelles. C'était dans un jardin où quelques invalides de la guerre se reposaient sur des bancs, leurs béquilles à côté d'eux. Et ils admiraient aussi les belles filles, les pauvres braves gas. Elles passaient triomphantes, en souliers hauts et robes courtes. Elles exhibaient des jambes solides et un peu là, jusqu'au genou. Ah !... elles n'étaient pas amputées elles !... les mâtines !

Les poilus mutilés que ce spectacle intéressait certes, pensaient tous de même un peu, en lorgnant ces jambes, à la leur restée là-bas sur le Front.

L'Imprimeur-Gérant : JEAN CAZES.

Imprimerie spéciale de L'Echo des Gourbis. — 26.489

QUELQUES MOTS DU POILU

EN ENVOYANT L'ÉCHO DES GOURBIS A SA FAMILLE ET A SES AMIS

Sur le front, le 1917



Signature :